



Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale de Paris (1988)

Philip Knee

Volume 46, numéro 2, juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400543ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400543ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Knee, P. (1990). Compte rendu de [*Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale de Paris (1988)*]. *Laval théologique et philosophique*, 46(2), 276–277. <https://doi.org/10.7202/400543ar>

L'auteur rattache à trois mouvements (de pensée) les idéologies antipersonnalistes des derniers temps : marxisme, nietzschéisme et néo-scientifisme structuraliste ; une compréhension de la personne qui dépasse l'individu et donc l'individualisme dépasse aussi ces trois idéologies.

Le directeur de la revue « Études », P. Valadier, parle du « problème de l'homme personnel dans la philosophie politique contemporaine ». Dans le même cadre exposé par l'auteur précédent, en particulier face aux marxistes et aux sciences sociales, il cherche la place (qui n'est pas) faite à la personne, dans la pensée politique de nos jours. Ainsi il se réfère à la mise entre parenthèses de la philosophie politique par les deux tendances indiquées ; et au retour de cette philosophie, plus dernièrement. Il insiste qu'entre le libéralisme capitaliste et le collectivisme, il y a la place nécessaire de la personne libre et responsable qui fait la politique.

Le livre se termine par un appendice, composé de deux « essais bibliographiques », l'un portant sur « le personalisme en Italie » écrit par P. Nepi de l'Université « Sapienza » à Rome, l'autre, sur « le personalisme en France », de J.-D. Durand de l'Université de Lyon. Tous les deux reprennent les noms d'auteurs et les titres d'œuvres déjà vus, organisés pour les deux pays autour des mêmes deux noms de Mounier et de Maritain.

La bibliographie finale, avec ses subdivisions, explicite peut-être mieux le contenu bibliographique que l'on veut divulguer. D'abord « les textes » de J. Maritain et d'E. Mounier, suivis d'« Œuvres d'inspiration personaliste ». Deuxièmement, « des années trente aux années quatre-vingt : le cadre politique et idéologique ». Enfin, trois sections ayant pour titres : « le personalisme », « J. Maritain » et « E. Mounier et l'Esprit ». L'ensemble compte plus d'une centaine et demie de titres.

Le tour est ainsi complété. Partis d'une préoccupation plutôt théologique, à propos de la notion de personne, cela nous a menés jusqu'au cœur de l'âge moderne, où les aspects ontologiques et théologiques initiaux cèdent la première place à la subjectivité humaine sans pour autant disparaître.

Comme dans toute œuvre collective, on retrouve dans celle-ci plusieurs répétitions ; certaines parties sont plus fortes que d'autres : en l'occurrence, on a développé avec plus d'attention et de détails les doctrines des premiers siècles de l'ère chrétienne et celles de notre siècle. Malgré celle-ci et d'autres

éventuelles limitations, c'est une bonne introduction historique et théorique au thème de la personne.

Valdemar CADÓ

Michel Foucault philosophe, Rencontre internationale de Paris (1988). Coll. « Des Travaux », Paris, éd. du Seuil, 1989, 411 pages.

Ce livre est une incontestable réussite, même s'il s'agit d'un type d'ouvrage qui donne lieu bien souvent à des résultats décevants, voire médiocres. Il s'agit des Actes de la rencontre organisée à Paris en janvier 1988 sur la philosophie de Michel Foucault, réunissant les textes d'une trentaine de connaisseurs à la fois français et étrangers (surtout américains), venus rendre hommage à celui qui disparaissait brutalement trois ans et demi plus tôt laissant en chantier une œuvre déroutante et encore mal située dans la pensée contemporaine. Si ce volume se lit bien, c'est, outre la qualité de la plupart des contributions, parce qu'on a cherché à s'en tenir à une interrogation de caractère philosophique (en contrevenant à la volonté de Foucault lui-même de faire éclater les frontières disciplinaires), ce qui confère une certaine unité à l'ensemble des textes aisément groupés sous des rubriques classiques : histoire de la philosophie, éthique, politique, philosophie du langage, etc. C'est ensuite parce qu'avec une rigueur inhabituelle dans ce genre d'ouvrage, on a réussi à faire que les contributions soient toutes de teneur et de longueur assez semblables, c'est-à-dire courtes et denses, chacune étant suivie d'un très bref synopsis des discussions (parfois suggestives, parfois cocasses) auxquelles elle a donné lieu. Enfin, rien d'autre ne vient alourdir le volume, si ce n'est une présentation d'une page par George Canguilhem, et un appel à poursuivre la réflexion dans le cadre d'un Centre Michel Foucault récemment mis en place à Paris.

Inutile, bien sûr, de chercher à résumer tous ces textes, signés par des philosophes de grande notoriété (G. Deleuze, R. Rorty), par des compagnons de travail de Foucault (F. Ewald, P. Veyne), et par certains de ses commentateurs les plus attentifs (H. Dreyfus, J. Bernauer) ; et on ne s'étonnera pas de l'extrême diversité des approches, des plus élogieuses aux plus critiques, même si on reste frappé par les oppositions radicales qui semblent se dessiner entre les perspectives nationales (française, allemande, américaine). Ce qui retient le plus l'attention, toutefois, c'est la place, au cœur du volume, du débat suscité par l'interprétation habermassienne de l'œuvre de Foucault, selon

laquelle ce dernier accomplirait l'héritage nietzschéen de la philosophie française, sa pensée du pouvoir reprenant l'intuition d'une volonté de puissance œuvrant derrière toutes les prétentions de la raison. Soulignons à ce sujet deux contributions remarquables. L'article de D. Janicaud d'abord (« Rationalité, puissance et pouvoir ») reprend soigneusement la critique par Habermas de « l'ambiguïté systématique » chez Foucault concernant son triple refus des concepts de sens, de vérité et de valeur. Janicaud met en question cette critique, qui procéderait d'une lecture naïve de l'entreprise de Foucault et de la tradition nietzschéenne qui l'inspire, assimilant leur projet de déconstruction de la volonté de vérité à une *thèse* anti-rationnelle ce qui, on le voit, fait sombrer Foucault et Nietzsche dans l'évidente contradiction d'une critique de toute vérité au nom d'une autre. C'est que l'affirmation nietzschéenne de la Vie fait bien autre chose que cela : sa généalogie déconstructrice n'est pas une thèse mais une fiction qui cherche avant tout à donner à penser sur la tradition philosophique occidentale. C'est ainsi qu'il faut envisager aussi l'œuvre de Foucault, alors que Habermas, obnubilé par « l'impensé transcendantal » foucauldien, passe à côté de l'enjeu essentiel. L'article de R. Rochlitz ensuite (« Esthétique de l'existence ») se situe clairement dans la ligne de la critique habermassienne et cherche à en tirer certaines conséquences pour l'éthique générale de Foucault. Malgré les dénégations de ce dernier, il y aurait chez lui une « universalité secrète » constituée par l'esthétique de l'existence qu'il oppose implicitement, à travers ses études de la médecine, du carcéral, de la psychiatrie, à toute science de la vie. En minant systématiquement toute possibilité d'un fondement rationnel de l'éthique par le renvoi de la raison du côté du pouvoir, Foucault dessine en négatif une esthétique qui est comme l'Autre de la raison, et c'est cette esthétique, latente dans la plupart de ses œuvres, qui se manifeste dans ses deux derniers volumes sur la sexualité. La grandeur paradoxale de ces derniers textes serait ainsi de mettre en pleine lumière les contradictions d'une démarche qui n'a jamais cherché, finalement, à répondre aux enjeux considérables du pouvoir que par une éthique des plaisirs et des savoirs ludiques.

Ce volume ne conviendra qu'à ceux qui ont déjà cheminé dans le labyrinthe foucauldien, non à ceux qui cherchent à s'y introduire. Mais aux premiers nous ne pouvons qu'en recommander la lecture : par le panorama de pistes et d'interrogations qu'il fournit, c'est véritablement à un premier

bilan de l'œuvre de Foucault qu'il convie ses lecteurs.

Philip KNEE

État et Nation, Cahiers de philosophie politique et juridique n° 14. Centre de philosophie politique et juridique de l'Université de Caen (S. Goyard-Fabre, dir.), Paris, Vrin, 1989, 253 pages.

Chaque numéro de ces *Cahiers*, dirigés par Simone Goyard-Fabre, est consacré à un thème (la tyrannie, l'égalité, la guerre) ou à un auteur (Hobbes, Kelsen, Aron), et présente avec régularité deux fois par an depuis 1982 un ensemble de textes de haut niveau et du plus grand intérêt. Cette dernière livraison qui rassemble une douzaine de textes sur « État et Nation » ne fait pas exception. Elle s'ouvre sur une vigoureuse entrée en matière par Alain Renaut, qui distingue sèchement deux conceptions modernes de la nation : celle des Lumières, où la nation n'est pas un corps auquel on appartiendrait mais une construction à partir d'un lien contractuel, et qui doit donc être pensée en termes de volonté ; et celle du romantisme, où la nation est une totalité englobante, une âme collective, dont on fait partie naturellement par l'appartenance à une langue ou à une race. Cette opposition tranchée sert bien sûr à lancer le débat que vont reprendre les autres textes, d'autant plus que Renaut suggère d'emblée que l'une et l'autre conceptions se révèlent insatisfaisantes. On ne s'étonnera pas dès lors que l'article d'A. Renaut lui-même, un peu plus loin dans le volume et consacré à Fichte, soit celui qui s'attaque le plus explicitement à cette question. Il porte sur les célèbres *Discours à la nation allemande* de 1807-8, souvent considérés comme exprimant justement la victoire de la conception romantique sur celle de l'*Aufklärung*, et définissant un enjeu dont on sait la postérité politique tragique en Allemagne. Mais Renaut conteste cette lecture trop simple des *Discours*, en mettant en cause les approches de quelques « fichtéens » français (X. Léon, Guérault, Philonenko). À ses yeux, Fichte renvoie plutôt dos à dos le volontarisme des Lumières et le naturalisme romantique, et esquisse une troisième conception de la nation en termes non d'adhésion ou d'appartenance mais d'éducabilité.

Parmi les autres contributions, outre celles qui s'attachent aux auteurs classiques auxquels on pouvait s'attendre, comme Aristote (par G. Seel), Montesquieu (par A. Baudart), Rousseau (par